



FÊTE VILLAGEOISE,

DONNÉE au Curé de POLEYMIEUX; à l'occasion de sa cinquantieme année de Cure.

Les beaux jours, physiquement parlant, ne sont pas très-rares: l'hiver même a les siens. Au moral, c'est autre chose; il en est peu qu'on passe entiers dans ces plaisirs purs dont la seule image porte au cœur des émotions qui lui sont cheres. J'ai vu naître & sinir un de ces jours-là. Je veux le décrire: qui raconte ses jouis-sances, en prolonge la durée.

Poleymieux, Paroisse du Mont-d'Or en Lyonnois, occupe le sommet de la montagne. L'air qu'on y respire, est sain. La mort, d'ordinaire, y termine la vieillesse, & ne la devance pas.

Poleymieux a pour Seigneur un homme en qui la franchise & l'aménité sont des qualités qu'il tient de la nature, & dont la femme, qui ne s'est jamais souciée de savoir qu'elle est jolie, unit la vivacité la plus aimable à la plus piquante ingénuité.

Poleymieux a pour Curé. Contentons nous de dire que ses Paroissiens l'ont nommé leur pere, & laissons se louer à ses enfans.

Cinquante ans, s'étoient écoulés depuis qu'il faisoit leur bonheur. Ils vouloient célébrer cette époque intéressante. La réconnoissance & l'amour préparoient une Fête au plus vénérable des Pasteurs.

Elle cut lieu le 2 Décembre. Des boîtes, tirées au point du jour, en donnérent le signal. Des la veille, on avoit dit au Village que les travaux du lendemain

seroient suspendus. Le bruit consus des voix qu'on entendoit dans l'éloignement; celui de plusieurs instrumens champêtres qui présudoient par intervalles, de dissérents côtés; les grouppes épars d'hommes, de femmes & d'enfans qui s'avançoient vers l'Eglise; les rubans des chapeaux, les mouchoirs de couleur autour du cou; tout annonçoit une journée consacrée au plaisir.

Le bon Curé, qui conserve encore une voix harmonieuse & pleine, dont nos premiers Chantres de Cathédrale se feroient honneur, chanta la grand'Messe; elle sur suivie du Te Deum, pendant lequel les boîtes & la musique strent grand fracas.

L'Office fini, la foule défila vers la maison curiale où l'on attendit le Pasteur. Sa présence excita de tendres acclamations. A voir l'empressement qu'on mit à l'entourer, vous eussiez cru qu'il venoit

d'échapper à quelque grand péril; ou que c'étoit, après une longue absence, le premier instant de son retour. Bon jour, dit-il, mes amis; bon jour mes chers enfans. Eh! bien, vous venez me dire que vous m'aimez, n'est il pas vrai? Que vous m'aimez beaucoup? Je le sais depuis longtemps. C'est à cause de cela que je me porte si bien, que je suis devenu si vieux. Rien ne fait vivre comme d'être aimé. On fit asseoir le Curé. L'entretien, un peu bruyant d'abord, un peu tumultueux, devint enfin plus tranquille & permit de se mieux entendre. Il roula sur les événemens les plus remarquables de son regne. On lui cita les principaux traits de bienfaisance dont on avoit été l'objet ou le témoin. Il brisa là-dessus. Il ne s'en rappelloit aucun. Il avoit tout oublié, disoit-il, excepté qu'il avoit toujours ététrès-heureux par les témoignages d'affection qu'il avoit reçus.

L'heure de se rendre au Château, est arrivée. On a choisi la piece la plus vaste pour y dresser une table qui la remplit. Des cartes, où sont écrits les noms des convives, indiquent la place qu'ils occuperont. A côté de la Maîtresse, est celle du vertueux Pasteur. En face, & pour raison, comme on va le voir, se met le Seigneur du lieu.

Crésus de nos Villes, évertuez vous. Vous serez plus magnisques, plus somptueux dans vos repas, d'accord; mais, si vous y remportez le prix de la recherche & du luxe, c'est à notre sestin qu'est dévolu celui du vrai contentement & de la gaieté sans apprêts. Combien elle en augmente le charme, la semme aimable qui en fait les honneurs avec des graces si naturelles! Les services se sont succèdés. Des vins généreux ont rougi plusieurs fois la sougere, ou l'ont surmontée de leur pétillante écume. Voilà le moment

qu'on attendoit. Le Héros de la Fête est connu. On engage le Seigneur à chanter. Il hésite, les instances redoublent. Il chante ces couplets:

Sur l'air: On ne s'auise jamais de tout.

Vous me pressez, vous voulez que je chante?

Mes bons amis, comme vous, je le veux;

Mais pour celui qui mérite nos vœux,

Non, ma voix n'est point assez touchante.

Si j'avois les faveurs

Des neufs fœurs;

Si l'ivresse

Du Permesse

Regnoit sur mes sens;

Je tracerois à son ame,

En traits de slamme,

Solitaire.



Quel est ici l'objet qui nous rassemble?

Quel doux tribur allons-nous acquitter?

Digne Pasteur! tu n'en faurois douter;

C'est pour toi que nous sommes ensemble.

Qui de nous, en ce jour,

Qui de nous, en ce jour,

Sous ton aile
Nous appelle,
Pourroit s'être tû?
Nous te devons la couronne
Que le cœur donne
A la vertu.

3 bis.

3

L'astre des cieux, dans sa course rapide,
Cinquante sois, a muri nos moissons,
Depuis le jour, jour que nous bénissons,
Qu'en ces lieux, tes loix sont notre guide.

Mais que sont cinquante ans;
Un printemps;
Moins encore,
D'une aurore
L'éclair enchanteur,

Quand un fort heureux nous jette Sous la houlette D'un bon Pasteur,

3

Sourde à nos cris, la vieillesse après elle Traîne les maux; ils ne t'ont pas atteint: Ton front paisible, où la candeur se peint. De tes mœurs est l'image sidelle.

A 4

Ami de l'indigent,
Indulgent,
Exemplaire,
Tu fais plaire.
Toujours ton asped
Nous inspire l'alégresse,
Et la tendresse, 3 b.s



L'hymen, par toi, nous soumet à ses chaînes, Par toi, nos champs sont cultivés en paix. Tu sais loin d'eux exiler les procès; Ata voix se dissipent les haines.

Touché d'un fort si beau,
Au hameau,
Chacun prie,
Et s'écrie
Dans ses vœux ardens:
C'est un Pasteur, c'est un pere.
Sois lui prospere
Ciel qui m'entends!



Comme un vengeur, armé pour mon supplice, D'autres ont pu me montrer l'éternel. Toi! tu nous peins son amour paternel, Et tu veux sur-tout qu'on le chérisse. (9)

Dans nos chagrins divers,

Nos revers,

Ta parole

Nous confole,

Ranime nos cœurs.

Telle est l'onde salutaire

Qui régénere

Qui régénere

De jeunes sleurs.



Lorsque, cédant au desir le plus tendre, Je t'ai chanté sur mon simple pipeau, O bon Curé! de ton heureux troupeau C'est le cri que je t'ai fair entendre.

D'une aussi juste ardeur,

Que ton cœur
S'applaudisse
Et jouisse.
Va, crois mon serment,
Ces couplets sont le langage;
Le pur hommage
Du sentiment,



Vous qu'attendrit un éloge fincere, l' Dont la présence embellit ce fessin, Applaudissez aux vertus, au destin D'un Pasteur que son troupeau révere, Aux transports les plus doux
Livrons nous.
Qu'on s'apprête;
De sa Fête
Le jour nous a lui.
Célébrons sa cinquantaine.
A coupe pleine
Buyons à lui.



Des couplets touchans, que la modestic de leur auteur ne me permet pas de publier, suivirent ceux qu'on vient de lire.

A peine on est sorti de table, que des violons, des sisfres, des slageolets, des cornemuses, des tambours retentissent au loin dans les airs. C'est tout le Village qui s'est rassemblé, & qui marche en grande pompe au Château. Les portes s'ouvrent. La salle est pleine dans l'instant. Le charivari des instrumens a cessé. On observe un prosond silence. Le Marguillier l'interrompt par ces rimes qu'il chante à

son Pasteur, d'une voix qui sit trembler les vitres.

Sur l'air : Malgre la bataille qu'on donne demain.

Je venons morguienne,
Sans être prié,
Vous dire une antienne
De bonne amitié.
Ces Dames & Monsieux
Zont passé zavant nous.
Mais vous aimont-ils mieux?
Je le nions tretous.



Les Garçons, les filles,
Les gens mariés,
Comme une famille
Vous nous gouvarnez.
Et vela cinquante ans
Que d'un si bon Curé
Je sommes les enfans;
Le temps n'a pas duré.



Quand c'est les vendanges, Quand c'est les moissons, Aux Saints, comme aux Anges, Le nous adressons,

(I2) #

Leur disant: gardez bien Notre brave Pasteur, Car si j'avons du bien, C'est à lui tout l'honneur,



Tous, à tour de rôle
Vouliont babiller;
J'ons pris la parole
Comme Marguillier.
Si je n'ons pas bien dit,
Ça ne nous fait pas peur:
Za-t-on besoin d'esprit
Pour laisser voir son cœur?



L'attendrissement du Curé est à son comble. Au début de la Chanson, il avoit souri. Maintenant, quelques larmes coulent lentement le long de ses joues. Sa langue bégaie des mots qu'on n'entend pas. A ses humides regards, à son attitude incertaine, on voit seulement que son ame est pénétrée d'un sentiment délicieux, & qu'il n'avoit prévu, ni tous les trans-

ports qu'il cause, ni tous les hommages qu'on lui rend. O respectable Vieillard s sois-en flatté, mais n'en sois pas surpris; ils te sont dus. Va, ce n'est pas un jour qui peut te payer cinquante ans de bonheur.

Non loin du Château, un nouveau spectacle nous appelle. Que signifie donc cette pyramide en papier dont un cercle de bois forme la base? On la soutient en l'air avec des cordes, tandis qu'au desfous, des sagots de paille s'allument. Il sera vif le seu de joie... ô prodige! la pyramide s'ensle, part, s'éleve; mille cris percent les nues: mais bientôt elle disparoît; & le cœur avertit les yeux de revenir à un objet plus digne de les fixer.

On demande au Curé la permission de commencer les danses. J'en suis bien fâché, répond-il, mais il ne m'est pas permis de les ouvrir. Elles durent jusqu'au souper, lequel termine une Fête, que je serois

mille lieues pour revoir; dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit, & qui m'a confirmé cette vérité: Qu'on ne doit point se lasser de redire aux hommes, qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux qu'avouent le sentiment & la vertu.

and the second

J'AI lu un Manuscrit intitulé: Fête villageoise, donnée du Curé de Poleymieux. Tout m'en a parus rempli d'intérêt & de sénsibilité, & je crois que l'impression de cet Ouvrage sera agréable au Public.

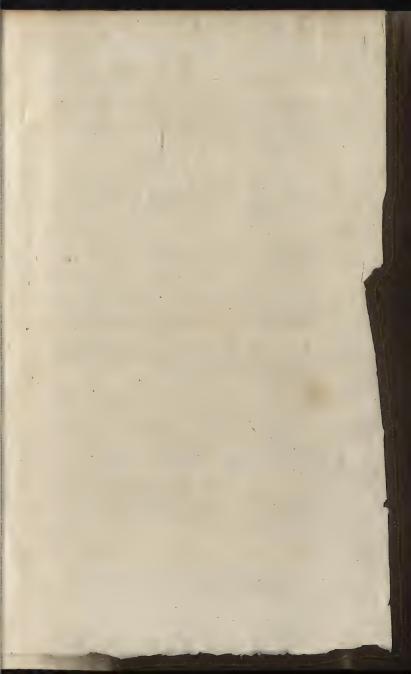
distriction of the sign of thinking a series. As another than the common of the series and the de-

A transfer of the second

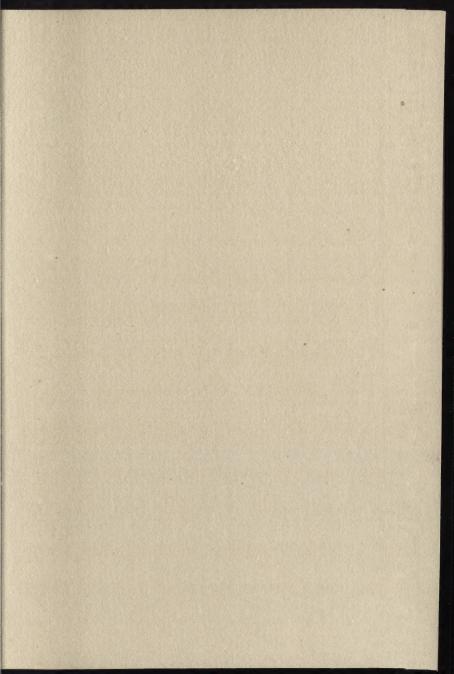
A Lyon, ce ii Décembre 1783, BRISSON.

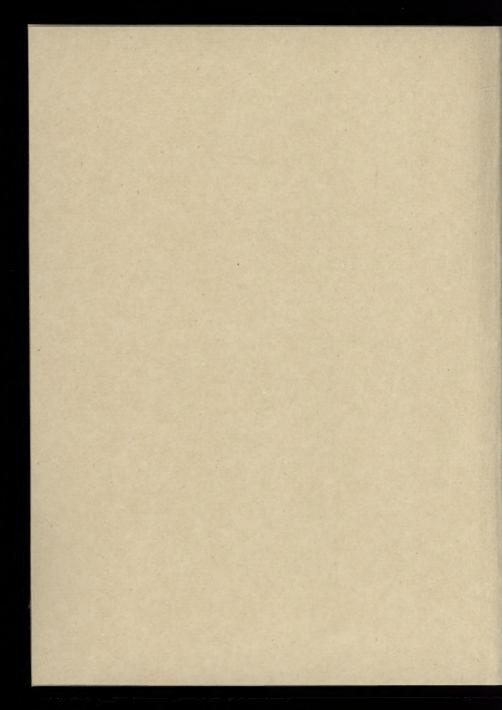
Vu l'approbation. Permis d'imprimer. A Lyon, le 12 Décembre 1983. BASSET.

ALYON, De l'Imprimerie de la Ville. 1783.



JU13 12876





98CH 89B 13886

GETTY CENTER LIBRARY

